

# le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

## ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr. ,  
Six mois. . . . . 3 fr. 1  
Trois mois. . . . . 1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, Administrateur

## ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.  
Six mois. . . . . 4 fr.  
Trois mois. . . . . 2 fr.

## La Situation en Russie

La Russie, qui, pendant des siècles, a été courbée sous un régime de terreur et d'épouvante, se désagrége de toutes parts. Les peuples d'origines diverses dont elle se compose, et qu'une fatalité implacable avait agglomérés sous le sceptre sanglant des tsars, se réveillent à la vie. Le respect et les croyances ancestrales s'en vont et, du sud au nord, et de l'est à l'ouest de l'immense pays, l'émeute vengeresse et la jacquerie salutaire s'étendent avec une rapidité vertigineuse. Le massacre est à l'état chronique, mais le rôle des agonisants sonne le glas du tsarisme et l'autocratie s'effondre sous les flots impétueux de la Révolution. Le peuple aura son jour, et bientôt il ne restera que le souvenir des hontes endurées et du sang versé par le forban épi-que de Tsarskoï-Sélo et l'immense aristocratie qui étaye son trône et perpétue la servitude et la faim.

Depuis le 22 janvier 1905, le mouvement populaire a constamment gagné en profondeur et en précision.

Timide à ses débuts et revêtant encore, avec Gapone, les formes traditionnelles de la monarchie et de la religion, il s'est affirmé républicain, après avoir reçu le baptême du feu.

Les massacres de Pétersbourg devinrent le signal du réveil définitif de la Russie.

Les *Zemstvos* — conseils municipaux et généraux — furent unanimes à revendiquer les droits civils : inviolabilité du domicile, liberté de parole, de presse, de réunion et l'établissement d'une Constitution.

La classe ouvrière prit conscience de sa force et mania, avec une dextérité une persévérance et un héroïsme qui étonnèrent le monde entier, l'arme prolétarienne par excellence, la grève générale.

Les marins de la mer Noire se mutinèrent, et le drapeau rouge flotta sur le cuirassé *Potemkine*.

Enfin, les paysans, ces moujiks, qu'on avait cru irrémédiablement syphilités par le christianisme et abrutis par l'alcool, relevèrent la tête et revendiquèrent la terre qu'ils arrosent de leur sueur et fécondent de leur travail.

Des feux de joie s'allumèrent d'un bout de l'Empire à l'autre, des centaines et des centaines de châteaux de cartes, de vastes régions, dans l'est et l'ouest de la Russie, passèrent entre les mains des révoltés et la rente, qui n'avait baissé que d'une dizaine de points, pendant la guerre, tomba de 25 %.

Devant ces faits, qui étaient des arguments frappants, la bourgeoisie prit peur, la noblesse chancela, les grands-ducs se terrèrent et la fameuse Constitution du 30 octobre vit le jour... sur le papier.

Mais les droits civils — liberté de conscience, liberté de presse et liberté de réunion — que promettait le manifeste impérial, restèrent lettre morte et quant à la *Douma* — assemblée nationale — qui devait être convoquée fin décembre, on n'arriva pas à s'entendre sur les restrictions à apporter au droit du suffrage. D'après le dernier projet gouvernemental qui vient d'être publié à ce sujet, la *Douma* doit être élue le 4 mars prochain selon un mode électoral qui conférerait le droit de vote aux catégories d'habitants suivantes :

- 1) Aux propriétaires d'immeubles qui sont soumis aux impôts, en tant qu'ils possèdent cette propriété depuis un an au moins ;
- 2) Aux propriétaires d'entreprises industrielles soumises à l'impôt ;
- 3) Aux personnes payant la taxe d'habitation ;
- 4) Aux personnes payant la taxe sur l'industrie ;
- 5) Aux personnes dont le loyer d'habitation est en leur propre nom ;
- 6) Aux personnes qui reçoivent un traitement de l'Etat, des *zemstvos*, des autorités ou des administrations de chemins de fer. Ces personnes ont aussi le droit de prendre part aux conférences d'élections urbaines.
- 7) Les ouvriers de fabriques, dont le personnel ouvrier comprend au moins cinquante personnes, ont le droit d'envoyer des mandataires dans les réunions électorales, dans la proportion suivante :

a) Les ouvriers de fabriques, dont le personnel total est compris entre 50 et 1.000 ouvriers, envoient UN délégué.  
b) Les ouvriers de fabriques, dont le personnel dépasse le chiffre de mille, envoient UN DÉLÉGUÉ PAR MILLE OUVRIERS. Ces délégués participent au choix des électeurs proprement dits...

Au lieu de libertés civiles et de Constituante, la Russie eut les *tschernja sobnia*, bandes noires de décevateurs antisémites qui se livrèrent, sous l'inspiration du gouvernement et de l'Eglise orthodoxe, à l'égorge-

ment systématique des populations juives. Plus de quinze mille personnes furent blessées et massacrées, dans la seule ville d'Odessa, par ces assassins soudoyés.

A la consternation que provoquèrent ces tueries sauvages, succéda une agitation suraiguë. Des grèves éclatèrent un peu partout et les émeutes se multiplièrent. A Cronstadt et à Sébastopol, il y eut de grandes mutineries dans la troupe et parmi les marins.

L'idée de la grève générale était de nouveau à l'état latent et après la sommation des organisations ouvrières, qui réclamèrent, outre les libertés civiles :

- 1) La convocation d'une Constituante, élue au suffrage direct de tous les hommes et femmes majeurs.
- 2) La journée de huit heures.
- 3) La socialisation du sol.
- 4) La substitution de milices populaires à l'armée de soudards et d'assassins.

Le pouvoir procéda à l'arrestation en masse des ouvriers militants, des révolutionnaires et des intellectuels.

Les massacres et ces provocations odieuses précipitèrent la grève révolutionnaire.

Moscou se souleva et son héroïque prolétariat livra une bataille de sept jours à la force armée. On estime à 15.000 le nombre des tués, mais il est encore impossible de rien préciser à ce sujet.

Le plan des révolutionnaires semble avoir été d'obliger le gouvernement à capituler en isolant Pétersbourg par une Révolution victorieuse à Moscou, à Varsovie et dans les villes avoisinant la frontière allemande.

Ce plan, pour aussi téméraire qu'il paraît s'explique et se justifie pourtant par l'état chronique de rébellion dans lequel se trouve la Pologne et par les victoires successives que les ouvriers et les paysans des provinces Baltiques ont remportées sur les armées du tsar.

Pendant que les Lettonnaises et les braves Estes, doublement victimes du tsarisme russe et des barons allemands, faisaient main basse sur les manoirs de leurs exploiters, capturaient des racailles de marque, comme le baron Korf et le général Stakelberg, et tenaient en échec les forces militaires de l'Empire, un autre foyer d'insurrection s'allumait à l'extrémité est du pays, dans les usines de l'Etat et les usines privées du rayon minier de l'Oural.

Les ouvriers de cette région se sont emparés, la semaine dernière, de l'importante fabrique d'armes de Zlatoust, ont nommé une administration républicaine et ont hissé sur l'usine le drapeau rouge.

Les autorités impériales de la province et du rayon minier ont menacé les révolutionnaires de leurs cosaques, cantonnés à 20 kilomètres de distance, mais elles ont été empêchées de mettre ces mesures à exécution par la vaillance des ouvriers qui avaient pris la précaution d'arrêter les patrons et les contre-maitres des usines et des chantiers conquis par eux. Devant la déclaration formelle des révolutionnaires de fusiller les patrons et les contre-maitres, otages désignés de la Révolution, la répression capitula.

Les travailleurs de l'Oural ont donné, en agissant ainsi, une haute leçon à la Révolution russe et au prolétariat mondial et ont démontré que la grève générale, sous peine d'échouer, doit avoir comme corollaire immédiat l'expropriation capitaliste et la socialisation des terres et des usines.

3 janvier 1906. Un proserit.

## Au hasard du chemin

Gérault-la-Honte

Est-ce pudeur ou calcul ? Nul ne sait. Gérard-Richard est un de ces hommes dont il est malaisé de discerner les mobiles d'action. Quoiqu'il en soit, et sans nous égarer en d'inutiles recherches, notons la conversion nouvelle du chatelet de Montargis.

Depuis le premier janvier 1906, La Petite République n'est plus socialiste. On s'en doutait bien un peu. Mais l'illusion était encore permise. Avec le nouvel an, Gérard-Richard a définitivement fait peau neuve. Le sous-titre « socialiste » a disparu de la manchette de son journal. La Petite République n'est plus maintenant qu'« Artistique, littéraire, politique et sociale ».

Allons, l'évolution se poursuit — pour la satisfaction de tous.

Les véritables socialistes ne seront pas les derniers à s'en féliciter.

### Une conséquence imprévue

Si l'on en croit un écho d'un journal « sincèrement » républicain — on est toujours sincèrement républicain — le verdict rendu par le jury de la Seine contre les signataires de l'affiche

antimilitariste a été la cause d'une grève. Le Rappel nous fait savoir que « en apprenant la nouvelle, un syndicat d'une petite ville industrielle de province s'est mis en grève pour marquer sa réprobation de la justice de classe ».

L'échotier du Rappel dit qu'il est juste d'ajouter que l'un des condamnés « qu'il juge inutile de désigner » avait été envoyé dans la région pour y organiser la désorganisation du travail. L'échotier en question en profite pour doubler et sur les grévistes et sur l'ora- teur dont il parle. Ce monsieur ne sait donc pas dans quelle feuille il écrit. Le Rappel fut l'organe d'Auguste Vaquerie et de Victor-Hugo. De plus, il compte parmi ses rédacteurs les plus notoires des descendants de régicides. Dans un tel endroit, on devrait y regarder à deux fois avant de bétifier sur le compte des révolutionnaires que sont les véritables syndicalistes et antimilitaristes.



### De « la Liberté »

Toulon. — Un quartier-maître Yves Pendu, s'est suicidé à bord du Gaulois. Très affecté d'une légère réprimande que lui avait faite un officier du bord, Pendu s'est pendu. C'était écrit.

C'est en de tels termes que La Liberté a journal de Paris, indépendant politique, littéraire, financier — surtout financier — fait connaître à ses lecteurs ce drame poignant, cette mort d'un homme jeune encore et qui n'aurait pas demandé mieux que de vivre si l'odieuse machine militaire n'avait pesé sur lui de tout son poids.

Pendu, s'est pendu », si vous ne goûtez pas l'allitérie du calembour, c'est à désespérer de faire de vous un bon français.

La Liberté, sachez-le, est un journal qui chaque jour défend la patrie. Elle a tant de formes pour elle qu'il ne lui en reste plus pour ses enfants. Gayeons ca terminant que si Yves Pendu, avant de disparaître avait songé à faire payer son départ au « soudard galonné » — à toi, Seligmann ! — à l'officier du bord, il est probable que la Liberté n'eût pas pris cet acte avec cette ironique philosophie.



### Esclavage moderne-style.

Il paraît — du moins les instituteurs l'enseignent-ils à l'école — que l'esclavage est supprimé. Pourtant, les papiers publics nous font connaître de temps à autres quelques faits qui montrent bien que l'esclavage n'a jamais été supprimé.

Un Parisien, Eugène Fernal, ancien directeur d'une factorerie en Algérie, était revenu à Paris, avec quatre jeunes filles qu'il avait achetées suivant la coutume indigène. Ces jeunes filles étaient à la fois ses servantes et ses maîtresses.

La nuit dernière, les voisins furent réveillés par des cris affreux venant de l'appartement de M. Fernal. Ils enfoncèrent la porte et virent l'ancien colon brandissant une hache devant les barreaux de la cage où il enfermait habituellement ses captives.

Le pacha de ces dames était devenu fou.

Ainsi, malgré les hypocrites déclarations des philanthropes, malgré les lois et décrets, l'esclavage existe bel et bien sur la terre africaine. On ne saurait cependant s'indigner trop de cette forme de servitude ; est-ce que dans notre beau pays de France l'esclavage ne se pratique point sous des formes multiples ?



### Aveu pénible.

Le patriotisme n'est plus heureusement qu'une très vieille idée. A part les gens intéressés il n'est plus guère pour oser se réclamer de cette criminelle religion, que quelques rares sincères, abusés, ceux dont la fibre sentimentale a vibré au refrain de cafés-concerts qui sont, il faut bien le dire, le principal aliment intellectuel servi au peuple depuis trente ans.

Il n'est pas jusqu'aux professionnels du chauvinisme qui ne ressentent une certaine honte à se prétendre patriotes. Dans un récent discours, M. Chaumié disait : « Nous sommes patriotes ! Oui messieurs ! je ne rougis pas de le déclarer ! »

Voilà une profession de foi qui semble coûter à son auteur. Il n'en rougit pas, lui. Ce mot indique surabondamment que d'autres en peuvent rougir. Il faut, en effet, un certain courage pour revendiquer ce titre.

## Les Vrais Condamnés

Ainsi donc, le procès de l'affiche s'est terminé par une condamnation. Eh ! bien, voyez-vous, au risque de me faire mal voir des condamnés, je vous avoue que j'aime mieux ça : c'est logique, au moins.

L'acquiescement eût été un non-sens. Comment, vous auriez voulu que le jury bourgeois, défenseur des intérêts de la bourgeoisie, prononçât un acquiescement envers ceux qui se déclaraient si nettement les adversaires de cette bourgeoisie ?

Vous auriez voulu, qu'après avoir entendu Gustave Hervé leur dire : « Notre patrie à nous, c'est tout ce que vous nous avez pris ; ce sont les usines que notre labeur vous a construites, et les coffres-forts que nos privations vous ont remplis ; et c'est cette patrie-là que nous voulons conquérir. » Vous auriez voulu, qu'après avoir entendu Urbain Gohier leur déclarer : « Non, tout n'est pas fini, parce que « vous êtes les princesses », nous vous demandons la permission de continuer. » Vous auriez voulu, qu'après qu'on leur eût répété, sur vingt-huit intonations différentes, que les voleurs et les assassins c'étaient eux ; qu'après qu'on leur eût, par vingt-huit fois, adressé les mêmes reproches, les mêmes accusations, renouvelé les mêmes menaces de révolte justicière ; — vous auriez voulu que ces gens-là, en prononçant l'acquiescement des accusés, signassent leur propre condamnation ?

C'eût été de l'illogisme. Le jury bourgeois était dans son rôle, en condamnant les signataires de l'affiche. Il a donné un vif démenti à M. l'avocat général Seligmann, en prouvant qu'il existait réellement des classes différentes, des classes adverses, des classes ennemies, en notre doux régime démocratique où règne la toute puissance du suffrage universel.

D'ailleurs, cette condamnation prouve la valeur des idées antimilitaristes. La bourgeoisie tout entière a pris peur. Elle a eu raison. Elle sait qu'elle n'a point d'arguments sérieux à opposer aux nôtres ; et elle a agi comme agissent les despotes qui sentent leur trône s'ébranler. Elle a repris le vieil adage : « La force prime le droit » et l'a mis en pratique.

Je le répète, elle était dans son rôle, et cette condamnation n'a rien qui doive nous étonner.

Ce qui m'étonne, par exemple, ce sont les deux acquiescements. Ils apportent, dans cette très sérieuse affaire, une note bouffonne et du plus haut comique, qui fait bien saillir tout ce qu'a de grotesque la procédure judiciaire.

On pose au jury cette question : « Jean Bousquet est-il coupable d'excitation au meurtre ? » Le jury répond : oui !

A nouveau, on lui demande : « Urbain Gohier, Gustave Hervé, etc., etc., sont-ils coupables d'excitations au meurtre ? » Il répond encore : oui !

Puis enfin : « Amilcare Cipriani est-il coupable d'excitation au meurtre ? » Cette fois, il répond : non !

Alors, je me permets de ne plus comprendre. Comment ! voilà des individus qui ont tous commis le même délit ; ils ont signé la même affiche ; vingt-six sont coupables, deux ne le sont pas !...

O ! Thémis ! que ta balance est donc vieille et usée !

Qu'importe ! En dépit des vingt-six condamnations et des deux acquiescements, ce fut un beau procès. Je l'ai suivi tout au long, et j'ai eu nettement l'impression de quelque chose de grave et de profond. Assis dans le prétoire, les vingt-huit signataires, ayant en face d'eux le jury et, sur leur côté, les magistrats, semblaient non pas les accusés, mais les accusateurs. C'était bien de la lutte de classes. C'était une bataille entre le passé et l'avenir ; une bataille dont les armes étaient des idées et les projectiles des mots. Mais c'était quand même une bataille héroïque.

C'était la bourgeoisie possédante et capitaliste mise sur la sellette, et forcée d'entendre le récit de ses crimes et de ses forfaits. C'était toute la grande famille des exploités, des petits, des humbles, venant demander justice, par la voix des vingt huit, de toutes les iniquités commises contre elle par ceux-là dont elle forge la richesse et tisse les plaisirs. C'étaient les enfants sans asile et les vieux sans abri, les mères abandonnées, les soldats maltraités, les ouvriers pûrchassés, ceux qu'on envoie en prison parce qu'on ne les a pas envoyés à l'école ; ceux que l'usine, la mine, la céreuse, le travail malsain et trop prolongé anéantissent et tuent ; c'étaient tous ceux qui ont toujours faim et toujours, soit, qui grelottent l'hiver sous leurs lambeaux, et étouffent, l'été, dans les ateliers, qui se dressent en face des repus, des bien-chauffés, des bien-vêtus, des bien-logés, pour leur dire : « Les coupables, c'est vous ! les excita-

teurs au meurtre, c'est vous ! car nous sommes las d'être des machines à vous créer de l'or et des chiens de garde pour défendre cet or ; vos excès ont mis le comble à nos révoltes, et nous avons le droit de vous dire : rendez-nous ce que vous nous avez volé ! »

Cette accusation, magistrats et jurés l'ont comprise. C'est pour cela qu'ils ont condamné les antimilitaristes. Ils ont condamné par instinct de conservation (pour me servir de l'expression de Coulaïs). Ils ont condamné pour rassurer les inquiétudes. Ils ont condamné, enfin, pour n'être pas condamnés.

Ils ont eu raison. Mais la condamnation qu'ils ont prononcée n'empêche pas leur propre condamnation.

Au nom du « Peuple français » — mais en réalité, au nom de la « Bourgeoisie française » — ils ont condamné ceux qui luttent pour ce peuple même ; mais à leur verdict, le grand cri de conscience du prolétariat international répond par une condamnation beaucoup plus terrible ; car, s'ils ont condamné à quelques années de prison, c'est une peine de mort qui est prononcée contre eux.

Elles ont beau faire, les classes dirigeantes, l'agonie approche pour elles. Elles se cramponnent encore, et de toutes leurs forces, à l'arbre social ; mais l'immense masse des travailleurs sape l'arbre à sa base, et il s'écroulera bientôt dans la tourmente révolutionnaire qui s'élève à l'horizon.

Que prouve la condamnation de 26 individus ? Derrière ces 26, il y en a des milliers et des milliers d'autres qui vont continuer la lutte. Les juges l'ont bien senti, allez, le samedi 30 décembre, vers minuit, quand, répondant à leur verdict de haine, la salle des assises résonna sous le cri de : « Vive la Sociale », jeté par plus de cent voix indignées.

Ils se sont retirés, l'oreille basse ; et bientôt après les échos de l'Internationale venaient leur apprendre qu'ils n'avaient rien condamné du tout. D'ailleurs, on ne condamne pas une idée, on n'emprisonne pas une idée, on n'empêche pas la marche en avant d'une idée, et le poète l'a dit avec raison :

Le mot qu'on jette dans l'espace,  
Une fois vivant ne meurt plus...

Car rien ne peut faire qu'ensuite  
Ce qu'on a dit ne soit pas dit...

L'avenir, une fois de plus, justifiera ces lignes : Le samedi 30 décembre, la magistrature bourgeoise a condamné la bourgeoisie : le temps exécutera la sentence.

Madeleine Vernet.

## COMITE DE DEFENSE SOCIALE Contre la Justice Bourgeoise

Le Dimanche, 14 janvier 1906  
à 8 h. 1/2 du soir

Salle du Progrès Social, 92, rue Clignancourt  
GRAND MEETING PUBLIC

Pour protester contre les poursuites arbitraires dont sont l'objet deux militants ouvriers d'Amiens :

Lemaire et Bastien  
Frendront la parole :  
SEBASTIEN FAURE  
FELICIE NUMIESKA  
MIGUEL ALMEREYDA

Entrée : 30 cent. pour les frais

## Algésiras

La conférence internationale qui doit statuer sur le sort du Maroc, va se réunir d'ici quelques jours, à Algésiras, ville médiocre, située près de Gibraltar, en face la terre africaine. Nul ne dissimule que le moment est grave. Les plém-potentiaires européens tiennent dans leurs mains de terribles possibilités de guerre. La diplomatie arrivera-t-elle à concilier les prétentions des différentes puissances ? De celles-ci, quelques-unes peuvent se rendre à Algésiras avec l'arrière-pensée bien arrêtée d'en appeler à l'épée pour trancher ce nœud gordien. En tout cas, les préparatifs de guerre sont poursuivis dans une hâte fébrile des deux côtés des Vosges. L'Allemagne et la France se préparent à un gigantesque conflit. Ici même, le gouvernement a mis



à la disposition du ministère de la guerre, à deux reprises, quelques centaines de millions, « pour parer à toute éventualité... »

Le moment paraît opportun de rappeler les origines de cette aventure marocaine, sans parti-pris, avec le seul souci de laisser aux faits le soin de montrer le mécanisme des expansions coloniales, et le jeu des gros intérêts capitalistes, dont l'antagonisme peut déchaîner d'épouvantables boucheries.

Il est superflu de rappeler aux camarades à quels besoins de la société actuelle correspondent les colonies, et que celles-ci sont rendues nécessaires par la production outrancière du machinisme. « Il faut des débouchés à l'industrie ». La plupart des pays civilisés produisent à peu près tout ce qui leur est nécessaire en objets fabriqués, et d'ailleurs s'entourent de douanes et de tarifs prohibitifs. Les colonies sont des pays librement ouverts aux produits de l'industrie d'une seule nation, où les commerçants exportateurs peuvent échanger leur verroterie contre des marchandises de valeur plus réelle ; ce sont encore d'excellents débouchés pour de multiples espèces de fonctionnaires ; ce sont surtout d'appréciables acquéreurs pour l'industrie métallurgique. Nulle colonie qui n'ait ou ne veuille avoir sa ligne de chemins de fer. A ce travail, toutes les branches de l'industrie participent, pour le plus grand bénéfice de leurs actionnaires : Hauts-fourneaux, fonderies, aciéries, tréfileries, forges, toutes les usines en ont leur part. C'est une bonne aubaine, qui est seulement trop rare. Donner à pu faire oublier son passé de démagogue radical, en offrant en pâture, à l'avidité des grands usiniers, le chemin de fer du Yunnan. Le monde des « affaires » l'a reconnu pour sien.

La France a toujours, sous tous les prétextes, tenté d'agrandir son domaine algérien aux dépens du Maroc qui l'avaisine et de faire de celui-ci un pendant à la Tunisie. Sous l'honorable couleur de réprimer le brigandage, elle a lancé à diverses reprises, ses troupes sur l'Empire chérifien. On se rappelle la brillante victoire remportée par l'armée française bombardant les cahutes en pisé de Figuig. Cette affaire n'était qu'un début. L'appétit des commerçants algériens, oranais surtout, qui forment un groupe d'affaires très puissants comptant dans son sein deux ministres, ayant un organe à lui le *Maroc Français*, des banquiers parisiens (Jaluzot était le chef d'une maison portant la raison sociale Gautsch et Cie), de gros industriels, avait, depuis longtemps, visé cette proie qui semblait facile à atteindre, d'autant que l'équilibre politique européen avait fait basculer, et que les groupements des nations occidentales avaient été radicalement modifiés.

Il faut insister sur ce fait : la politique extérieure de la France a passé par deux phases très différentes depuis vingt ans. L'occupation de l'Egypte par les Anglais avait créé entre les deux nations un antagonisme aigu qui atteignit son maximum avec l'affaire de Fachoda. L'Allemagne avait constitué avec l'Autriche et l'Italie, la Triplice. A cette alliance, la France opposa la Duplice, formée avec la Russie. Mais cette alliance n'était pas, en réalité, dirigée contre l'Allemagne. En fait, elle amena, de par l'influence de la Russie, un rapprochement avec cette nation dirigé contre l'Angleterre, dont l'origine fut surtout dans des calculs réactionnaires et financiers. Cette politique fut représentée par Hanotaux. Après Fachoda, lorsque Delcassé défit les affaires étrangères, un jeu de bascule se produisit. La triplice fut ébranlée par le rapprochement franco-italien, d'où l'occasion d'un accord avec l'Angleterre, conclu en 1904, et qui réglait tous les différends pendans entre les deux pays. Les clauses décisives furent celles relatives à l'Egypte et au Maroc. En échange de la reconnaissance par la France de sa suzeraineté sur le premier pays, l'Angleterre reconnaissait que le Maroc fait partie de la sphère d'influence française et reconnaissait, par avance, la légitimité de toutes les opérations de la République sur cet empire.

Ainsi, se trouvait écartée une lourde difficulté pour les capitalistes français. L'Angleterre s'était toujours opposée à nos projets sur le Maroc, et son hostilité était difficile à vaincre. Restait l'Espagne, détentrice de quelques comptoirs sur la côte marocaine ; mais cette puissance de second ordre ne pouvait contrecarrer les projets des « deux nations amies ». Elle dut signer un accord demeuré secret, mais dont on sait qu'il reconnaît les prétentions françaises, sous réserve

de certains droits dévolus aux Espagnols.

L'affaire était lancée. Il ne restait qu'à obtenir, pour la forme, le consentement du Sultan à sa mise en vasselage. L'opération paraissait facile : il n'en fut rien. Les négociations, conduites à travers de multiples gaffes par M. Saint-René Taillandier, traînaient en longueur. Déjà, les chasseurs qui s'étaient partagés à l'avance la peau de l'ours, perdaient patience et menaçaient, lorsqu'une démarche de l'Allemagne vint bouleverser la question.

Les banquiers berlinois, les négociants de Hambourg, les métallurgistes de la vallée du Rhin sont aussi avides que leurs collègues français. Les sentiments des capitalistes sont les mêmes dans tous les pays. La France n'est pas le seul pays qui surproduit. La Germanie a formidablement développé sa puissance industrielle, qui souffre toujours d'un profond déséquilibre. Elle n'a que des colonies fort médiocres. Le Maroc, se disent les capitalistes allemands, est aussi bon pour nous que pour la France. L'empereur Guillaume II se chargea d'assurer le Sultan de la bonne volonté de l'Allemagne pour toutes les opérations que proposait la France, se porta garant de son indépendance, palabra et menaça.

Les menaces n'étaient point vaines, car l'affaire du Maroc ne faisait que se greffer sur une rivalité plus générale : celle de l'Allemagne et de l'Angleterre. Economiquement, ces deux nations sont des ennemies qui se font concurrence sur tous les marchés du monde, et les capitalistes des deux pays sont animés, à l'égard les uns des autres, de vifs sentiments d'hostilité, qui sont, d'ailleurs, les facteurs les plus inquiétants dans cette affaire. Des deux côtés de la Mer du Nord, on a répété à satiété que l'un des deux pays devrait disparaître devant l'autre, et que ces deux puissances économiques ne sauraient coexister.

Or, l'Allemagne est arrivée à un certain degré d'exaspération. Elle se sent

seule et isolée, l'Italie ne cache pas son détachement de la Triple Alliance, et l'Autriche ne saurait, sans danger pour son état intérieur, intervenir en faveur de son alliée. L'Angleterre, au contraire, s'est rapprochée de la France, s'est trouvée des amitiés singulièrement précieuses.

Tout cela a contribué à échauffer l'humour allemand. La crise de juin et mai 1905 fut grave, on le sait. Il y eut, de la part de l'Allemagne, des communications fort semblables à des ultimatums. On se souvient de l'affolement qui saisit la France. La guerre était imminente ; les dirigeants se consultèrent ; il fallut s'avouer que les milliards dépensés pour accroître « la puissance défensive » depuis vingt-cinq ans, l'avaient été en pure perte, qu'une guerre serait un désastre. On recula, on accepta la proposition de conférence, d'abord repoussée.

Après une certaine détente, employée secrètement en préparatifs de part et d'autre, la question se pose à nouveau, aussi ardue que jamais à résoudre, aussi menaçante dans ses conséquences possibles, dont la pire — mais non la moins probable — serait une guerre européenne, dont on ne peut se représenter l'horreur. Peut-être dans quelques mois, dans quelques semaines, la chasse à l'homme sera ouverte, pour les intérêts de quelques capitalistes épris de forts dividendes.

Dans ces conditions, qui donc pourrait s'étonner que les prolétaires, en dehors desquels fut lancée toute l'affaire, et qui sont demeurés étrangers à ces lourdes combinaisons de brasseurs d'affaires, refusent de coopérer à ce conflit et que, malgré les basses déclamations de quelques rhéteurs, ils ne se soucient pas de risquer leur vie sur le champ de bataille ? Les grands mots et les majestueuses périodes ne sauraient cacher le fond de la querelle : c'est une guerre de capitaux, une question de revenus. Que les capitalistes s'arrangent !

Harnel.



## A AIGLEMONT

Par la volonté, vers la cité libertaire. — Situation morale et financière de « l'Essai » — Réalisations actuelles et projets d'avenir. — La leçon de l'exemple.

Nous avons demandé à nos amis de la colonie l'Essai « des nouvelles de leur situation » ; voici la réponse que nous adresse Fortuné Henry. Quoique un peu longue nous croyons devoir la communiquer à nos lecteurs :

Aux Camarades de la Colonie d'Aiglemont.

Mes chers camarades, Notre effort, parti vous le savez avec très peu de ressources, aidé d'assez nombreux concours que notre histoire indique, mais contrarié par des hostilités peut-être plus nombreuses encore, est arrivé à édifier cette colonie où nous sommes et où une vie plus que supportable est réservée à ceux qui voudront être des collaborateurs francs et décidés, et non des mangeurs de marrons tirés.

Après deux ans et demi d'expérience, il serait peut-être sage de faire une mise au point qui, pour nous d'abord, pour les camarades qui s'y intéressent ensuite, marquerait le chemin parcouru, nous sorte de l'oubli volontaire dans lequel nous nous sommes placés et fixe d'une façon plus précise le but, non pas que nous pouvons atteindre, mais auquel nous pouvons tendre.

La lutte primitive où seul je rêvais et espérais « ce qui est aujourd'hui, est bien loin, la première habitation où nous avons été généreusement enfoncés et dans le cadre de laquelle nous avons subi nos privations est déjà oubliée. Notre nouvelle et spacieuse demeure, le confortable que nous avons créé, la lumière, l'air et l'eau qui s'en dégagent sont l'assurance d'un stade franchi, la preuve de ce que des hommes libres peuvent faire ; et il ne serait pas étonnant, tellement les hommes sont enfants que les tellement d'hier deviennent facilement les optimistes de demain.

Jusqu'à présent et en raison d'engagements personnels (malgré qu'à aucun moment je n'aie consenti à être quelque chose dans la situation foncière) j'ai assumé des responsabilités et tenu des engagements qui auraient pu être collectifs.

Je me dois et je vous dois, de vous donner les résultats et les situations matérielles et morales que vous connaissez aussi bien que moi, mais que je tiens à consigner.

### SITUATION ECONOMIQUE

Rocettes de juin 1903 à décembre 1905	17.623 40
Dépenses	18.491 50
Détail des dépenses de juin 1903 à décembre 1905, c'est-à-dire pendant deux ans et demi :	
Nourriture	3.504 55
Correspondance	210 05
Frais Généraux	3.700 20
Grains et Fourrages	918 10
Voyages	500 95
Argent à colons	507 35
Semences et engrais	228 65
Locations, terres et prés	74 50
Matériaux	5.590 90
Matériel	1.215 65
Prêts	60 »
Achat animaux	977 95
Innouveables	909 65
Travaux payés	33 »
Total	18.491 50

Nous devons, y compris une somme de 1.087 fr. de bois de charpente, un total de 18.57 fr. 05.

La situation, vous le voyez, devant les trois grands bâtiments édifiés, est des meilleures et un bilan de l'actif de la colonie serait certainement de nature à nous satisfaire, ainsi que nos nombreux amis.

### SITUATION MORALE

Des obstacles bourgeois ainsi que des obstacles venant de ceux qui se cataloguent nos amis et que la morale (car il y a une morale anarchiste) classe, comme le faisait Flaubert, dans ceux qui *pensent basement*, nous avons tous supporté la lutte ; nous sommes sortis victorieux.

Nos actes de révolte consciente, notre attitude sans ambiguïté sur le droit de propriété, les prétentions seigneuriales des maîtres de forges, le droit de chasse, la morgue des militaires galmonnés, l'inquisition douanière, et la non culture des terrains communaux ont dégagé l'esprit du paysan — celui qui nous intéresse, — fait toucher du doigt la vérité que nous représentons, et moralement opéré la conquête de gens qui, sans cela, ne seraient jamais venus à nous.

Aujourd'hui de nous, ils sont nombreux ceux en attente de l'acte promis que nous réalisons.

Moralement, sans fausse pudeur, à part des imbéciles qui ne comptent pas ou comptent trop, nous avons acquis une formidable influence que notre future attitude ne doit pas compromettre.

Les libertaires qui s'ignorent sont légion, les gestes qui doivent les dégager des langages étroits qui les enserrant doivent être faits et nous sommes, je crois, sur une voie dont la méthode de pénétration paraît scientifiquement infaillible.

Je crois sage, à cette place, de nous mettre exactement d'accord sur le but poursuivi dès les débuts de l'œuvre.

Des concours nouveaux — « sains, je le souhaite — vont se greffer sur les nôtres et j'estime qu'il est indispensable de bien déterminer le caractère du rêve fait pour maintenir sinon la lettre, du moins l'esprit, de ce que j'ai toujours poursuivi : devenir le sérieux laboratoire de sociologie libertaire qui peut et doit nous donner des certitudes remplaçant des hypothèses.

Par la réunion, difficile peut-être, de camarades pensant identiquement et mis par des espoirs pareils, arriver à constituer un milieu artificiel meilleur, qui soit susceptible par la loi d'influence, de produire des éléments pouvant devenir des centres d'éducation et d'activité nouvelles.

Dans les limites de la Colonie, créer un état de liberté qui nous montre comment les hommes se conduisent sans les contraintes ; et déterminer les phénomènes que produit le rapprochement d'êtres que la science anarchiste d'aujourd'hui laisse à l'hypothèse pure.

Voir des liens sérieux s'établir et se resserrer entre des gens destinés aux mêmes lottes et animés des mêmes espoirs.

La puissance de propagande de chacun se décuplant parce qu'il sentira l'appui immédiat du camarade et qu'il n'aura plus à

compter avec le boycottage dont sont victimes les militants.

Par un confort et une installation raisonnable, permettre à tous les colons de compléter leur éducation et de s'instruire et devenir ainsi des compagnons mieux outillés pour la lutte.

En face de l'encasement rêvé par les socialistes, donner le spectacle d'hommes libres dans un milieu libre, artisans et jouisseurs d'un bien-être toujours grandissant.

Par l'installation d'une bibliothèque sérieuse et d'une Université populaire, par des conférences les plus nombreuses possible, faire l'éducation et la conquête de populations qui ne demandent que cela.

Rayonner, en somme, le plus possible et non plus bâtir sur le sable, mais édifier avec toutes les garanties de solidité ce que vingt ans de discussion et d'idéalisme nous ont mis tous à même de réaliser. Nous avons, dispersés peut-être, tous les éléments nécessaires ; le travail difficile est de les réunir et surtout de vouloir, mais vouloir, non pas comme des enfants que l'on fouette et qui cèdent, mais avec l'énergie et la virilité qui viennent à bout de tous les obstacles.

Mais si, pendant de longs mois, l'initiative individuelle a été utile, en tant qu'orientation générale, dont on ne pouvait s'évader sans cesser logiquement de concourir à l'œuvre première, j'estime — aujourd'hui qu'un point sérieux est acquis et qu'une vitalité indiscutable est assurée à l'Essai — j'estime, dis-je, qu'il est temps que l'œuvre devienne impersonnelle, et que la lutte du primitif que je fus, se change en clan communiste volontairement mis en marge de la société.

Parli seul, j'ai été fatalement le directeur de ma tentative. Resté presque seul, malgré que j'avais des collaborateurs, mais que les uns ne m'avaient pas compris, d'autres n'avaient trop compris, je suis encore demeuré l'inspirateur de la Colonie.

Je l'ai fait, conscient que je devais le faire. Aujourd'hui, nous avons atteint le développement désiré. Fortuné n'est plus — et il vous le demande — que le colon, que le camarade qui vous aime, dont vous connaissez les aspirations qui doivent être les vôtres et qui livre à des compagnons qu'il croit conscients et raisonnables cette colonie qu'il a eu, vous le savez, tant de peine à édifier et à défendre.

Vous connaissez pour en avoir été les témoins, les déceptions, les rancunes, les envies, les haines que j'ai éveillées et que je me suis attirées.

J'en suis fier et satisfait pour l'expérience.

Elles sont pour nous, comme pour eux d'ailleurs, un enseignement salutaire qui, peut-être pour certains, les empêchera de confondre plus longtemps la Révolution avec leur révolution.

La force de notre philosophie est venue à bout de tout ; cela nous montre sa logique et sa vérité.

\*\*

Voyons maintenant, voulez-vous le développement que nous pouvons donner à la Colonie d'Aiglemont.

Jusqu'à présent, la culture conduite en même temps que les travaux divers d'édification a été non pas négligée, mais incomplète. Nous nous sommes bornés à une culture moitié jardinière, moitié intensive qui demande à s'étendre par la grande culture, base économique indispensable par ses rendements en grains, fourrages, et blé surtout.

Nous avons décidé, et nos ensemelements en seigle sont déjà faits, de prendre toutes les terres que nous aurons l'occasion de louer et, tout compte fait, je crois qu'au printemps nous n'aurons pas loin de 9 à 10 hectares en culture.

Nous parlerons tout à l'heure des moyens dont il nous faudra disposer pour supporter les nouvelles charges que va nous créer cette mise en valeur, pour l'instant, suivons notre développement.

Notre effort, nous sommes bien d'accord n'est-ce pas ? portera à constituer une réserve, non pas faite d'argent, mais de blé, paille, pommes de terre, bétail, volailles, ruches, etc., destinée à favoriser l'installation d'une autre colonie d'abord, d'autres colonies ensuite.

Avoir devant soi pour en faire remise à un groupe de camarades voulant faire exactement comme nous des vivres et du matériel plutôt que des pièces de cent sous qui s'épuisent généralement vite.

Nous grouperons autour de nous, dans la colonie, ou en dehors d'elle, des petites industries libres qui feront économiquement partie de notre vie même. Sur le plateau proche pourra s'élever l'habitation du camarade tailleur, qui fera nos vêtements et ceux des colons voisins, le cordonnier qui nous chaussera, sinon finement, du moins commodément, etc.

Nous arriverons rapidement, si des hommes de bonne volonté le veulent, à être assez nombreux, pour constituer une petite société harmonique, se suffisant presque entièrement et capable alors de fournir le noyau nécessaire pour que les cours, les récréations communes, les conférences sérieuses, le théâtre un jour, deviennent possibles.

Alors la musique que nous faisons le soir, ne sera pas pour nos seules oreilles.

Et dans ce cadre dont nous aurons rempli le tableau, les enfants (des nôtres et ceux que des camarades nous confieront) évolueront, privilégiés de grandir dans un pareil milieu.

Oui mes amis, tout cela, vous le savez par tout ce que j'ai déjà fait ici, n'est pas du rêve, c'est la réalité qu'il faut vouloir.

Pénétrons-nous que plus nous créerons, plus nous jouirons, plus viendront nombreux les convaincus que votre geste aura conquis, et notre joie de propagandiste sera faite de la conscience éveillée chez les avachis d'aujourd'hui.

Mais vous savez le projet qui m'a toujours tenu au cœur. Il n'y a pas d'indiscrétion d'en causer un peu puisque dans quelques jours nous devons en entretenir les lecteurs du *Libertaire*.

J'ai voulu parler d'imprimerie.

Avoir à sa disposition le matériel nécessaire pour occuper quelques camarades, mis ainsi dans la possibilité de faire en s'amusant la brochure intéressante, le journal, la revue, le livre.

Créer par la suite un centre intéressant à Aiglemont ou ailleurs, où la pensée se canalise d'abord, se concrétise ensuite, voilà bien, n'est-ce pas, de quoi séduire les moins orgueilleux.

Eh ! bien, si vous le voulez, cela nous le réaliserons et rapidement.

Je parle à des convaincus, à des gens qui

savent ce qu'ils peuvent et votre œil n'interroge pas et vous ne demandez pas comment nous ferons face à ce développement rapide que doit prendre la Colonie ?

Puisque vous avez décidé que cette sorte de manifeste soit communiqué aux camarades par la voie du *Libertaire* disons en quelques mots :

1° Pour liquider la dette de 1800 fr. que nous avons.

2° Pour assurer l'outillage mécanique nécessaire, les terres, les engrais, etc.

3° Pour ne pas rester les paysans de La Bruyère qui grattaient la terre de leurs ongles et ne pas piétiner sur place dans la réalisation de ce que nous nous sommes montrés capables de faire ;

La Colonie l'Essai d'Aiglemont contracte un emprunt de 15.000 fr. en part nominatives de 25 francs, 50 francs et 100 francs.

Cette somme sera remboursée par fractions de 3.000 francs tous les ans, à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1910.

Peut-être un pareil sacrifice eût-il paru énorme, demandé au commencement de la tentative. Mais après deux ans et demi d'efforts constants, d'énergie indomptable, de ténacité inlassable, il est probable et à souhaiter que les camarades qui le peuvent n'hésiteront plus à nous seconder.

Voilà, mes chers amis, ce que je tenais à consigner tant pour vous et moi que pour les camarades libertaires, qui se sont intéressés ou s'intéresseront à notre œuvre. Il ne nous reste qu'à continuer en amplifiant encore la propagande obscure, mais sérieuse que nous avons faite à Aiglemont.

Fortuné Henry.  
Aiglemont, 1<sup>er</sup> janvier 1906.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la colonie, correspondances, souscriptions, demandes de parts, à la Colonie Communiste d'Aiglemont (Ardennes).



## Causerie d'Hygiène

Les hernies

(Suite et fin)

Les hernies peuvent toujours diminuer ou disparaître, tant que leur porteur n'est pas arrivé à un âge avancé : cette disparition est due à des causes intimes dans la constitution du sac de la hernie ; on ne peut jamais prédire que telle ou telle hernie disparaîtra ; on sait cependant que celles très fréquentes au nombre des nouveaux-nés peuvent céder, la plupart du temps, par le port d'un bandage très simple : une pelote de coton maintenue au moyen d'une bande de flanelle ou de toile.

Mais quand une hernie n'a pas disparu pendant l'enfance, il faut penser en général qu'elle ne fera que s'augmenter dans l'avenir, et deux méthodes sont en présence ; l'une pour amener un soulagement, l'autre pour supprimer le mal lui-même ; ce sont les bandages d'une part, l'opération de l'autre.

Jusqu'à une époque encore peu éloignée de nous, l'application des bandages était à peu près seule possible ; on opérait bien en effet, mais on ne connaissait pas encore les règles de l'asepsie (c'est-à-dire la *propreté chirurgicale*) la guérison se faisait à la suite d'une suppuration souvent longue, par laquelle les tissus profonds et la peau elle-même étaient divisés, dilacérés, se ressoudaient mal, donnant naissance à des cicatrices fragiles, et plus tard, trop souvent, à une éventration autrement dit à un nouvel écartement des tissus plus large et beaucoup plus préjudiciable que celui auquel on avait cherché à porter remède. Aujourd'hui, cet inconvénient n'existe plus ; dans la pratique courante, on peut affirmer qu'il est infiniment préférable de recourir à l'opération. Lorsque tout se passe bien, ce qui est la règle, la plaie est cicatrisée et tout est rentré dans l'ordre au bout de huit à quinze jours, sans qu'une goutte de pus se soit montrée et sans qu'une récidive soit à craindre. Est-ce à dire qu'il faille toujours se soumettre à l'opération ? Non, car il est des cas nombreux de contre-indication.

D'abord, à partir de cinquante ans en moyenne, surtout chez les sujets gras et à ventre flasque, on court presque toujours à un insuccès ; les tissus du ventre sont infiltrés et peu résistants ; les muscles eux-mêmes, n'ont souvent plus une vitalité suffisante pour que leurs fibres se ressoudent normalement ; la circulation du sang, enfin, n'est plus assez riche pour se frayer de nouveaux réseaux. L'âge que j'indique, ne doit d'ailleurs, pas être pris au pied de la lettre ; il y a des maigres et des gras de trente ans qui sont, les uns trop aménés, les autres trop dégénérés, quant à leur tissu, pour subir une intervention ; j'ai vu opérer des hommes de soixante ans, qui sont restés à peine huit jours au lit et dont la cicatrice n'a jamais bougé... tout est subordonné à l'appréciation du chirurgien sérieux qui n'agira qu'à bon escient.

On n'opérera pas non plus les enfants trop jeunes, parce qu'ils peuvent souvent guérir d'eux-mêmes, non plus que les jeunes gens ou les adultes, dont les parois abdominales déjà relâchées par les privations et la mauvaise hygiène, ne garantiront pas une vitalité suffisante à la réunion des bords de la plaie et des tissus profonds. Malgré ces réserves, il faut savoir que, dans les trois quarts au moins des cas, l'opération est indiquée.

Mais lorsque des raisons aussi sérieuses s'opposent à l'intervention, lorsque des répugnances absolues ne permettent pas de convaincre le sujet intéressé, la question du bandage se pose, et elle est assez importante pour attirer toute l'attention.

Le mode est au patriotisme... hâtons-nous donc de proclamer que dans la grande division de bandages en bandages français et anglais, c'est notre bandage national qui emporte l'avantage... mais reconnaissons tout aussitôt, qu'il ne vaut pas beaucoup mieux que son ennemi, et qu'en somme, il existe des bandages *mixtes*, (il y a les vilains internationalistes), qui sont préférables en beaucoup de points.

Le bandage français se compose d'un ressort en acier qui embrasse la moitié du corps du côté de la hernie et qui se continue avec une *pelote* ou portion élargie, également en acier, recouvert de couches de molleton et de laine, revêtues elles-mêmes d'une enveloppe de peau de chamois qui subira le contact avec la peau du sujet. Construits sur ce modèle, on connaît sous le même nom des bandages qui en diffèrent quant à la pelote. Celle-ci est dure, en caoutchouc, ou bien en aluminium, ou







du verbi. « Le seul moyen de propager les idées, c'est de frapper ceux qui les défendent ».

Ce n'est pas certes nous, qui gémissons sur le verdict rendu par des valets du pouvoir. Une besogne plus urgente sollicite nos efforts. Disons simplement que ces cinq journées d'audience furent peut-être les plus belles heures de propagande que nous eussions.

M. J. Cornély a raison. On ne détruit pas une idée, parce que l'on incarne ses militants, on ne fait que leur donner plus de force.

Les nouvelles qui ne cessent de nous parvenir attestent lumineusement que l'arrêt du jury parisien, loin d'avoir brisé l'élan du mouvement antimilitariste, lui a insufflé, au contraire, une vigueur nouvelle.

Il importe que ce beau mouvement continue.

Par les soins du Comité National, la même affiche que celle qui nous valut les « étreintes » que l'on sait, a été apposée sur les murs de Paris et expédiée en province aux sections de l'A. I. A. Cette affiche qui a eu le don de susciter les fureurs de nos adversaires, était signée du seul nom de Cipriani. Très spirituellement, notre camarade l'avait fait suivre du *post-scriptum* suivant :

« J'avais, avec 27 camarades signé cette affiche.

» En m'acquittant, le 30 décembre, le jury de la Seine a prononcé que je n'avais commis aucun délit. Il a reconnu mon droit à la propagande. J'en use ».

Cette affiche n'est pas la dernière. Dans quelques jours, les disciples de Paul Déroulède auront, à nouveau, l'occasion de manifester leurs patriotiques colères contre notre propagande. Les organes d'avant-garde qui nous parviennent de tous les points du territoire, sont remplis des ordres du jour de protestation, et des résolutions votées par les sections de l'Internationale ouvrière, les sections de l'A. I. A., et quantité d'autres groupements.

Dans le département de l'Yonne, particulièrement, un beau mouvement de protestation s'est dessiné contre le verdict des jurés parisiens.

Le numéro de la semaine dernière du *Travailleur Socialiste de l'Yonne*, est presque entièrement consacré à notre procès.

Des très nombreux ordres du jour qui sont parvenus à notre confrère, nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs celui émanant du groupe socialiste de Sens :

Le Groupe Socialiste de Sens, Considérant, à l'occasion de la condamnation de 26 signataires de l'affiche, le cynisme avec lequel la bourgeoisie capitaliste déclare nulle et non avenue pour le prolétariat une liberté essentielle que le peuple lui a permis de conquérir pour elle-même ;

Considérant qu'il est dit dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen :

Article 35. — Quand le Gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.

Appelle l'attention du prolétariat éternellement dupé et exploité, sur la nécessité qu'il y a pour lui à conquérir par la force ses droits les plus essentiels ;

Invite les camarades, afin qu'ils ne se trouvent pas pris au dépourvu comme leurs frères de Russie, à se munir des armes et munitions qui leur seront nécessaires le jour de l'insurrection libératrice pour conquérir leurs libertés et le respect qui leur est dû ;

Déclare qu'ils approuvent l'esprit et la lettre de l'affiche aux consorts et préviennent les gouvernants bourgeois, qui font fi de leurs droits, que la jour d'une déclaration de guerre, quelle qu'elle soit et d'où quelle vienne, sera pour le prolétariat le signal de l'insurrection générale.

Si l'on veut bien considérer, que la plupart des résolutions votées par les groupes socialistes sont conçues dans le même esprit, nous sommes en droit d'être satisfaits de notre propagande.

Il nous est agréable de constater qu'il reste encore des énergies socialistes que le

parlementarisme n'a pu réussir à émasculer.

De son côté, la Bourse du Travail d'Auxerre, a décidé d'organiser une manifestation monstre en faveur des condamnés du *Procès des 28*. Comme on le voit, la propagande se continue avec plus d'intensité encore qu'auparavant.

L'heure nous paraît opportune pour engager les sections à persévérer dans la belle vitalité dont elles ont fait preuve ces temps derniers.

Dans son réquisitoire, M. l'avocat général Séligman a surtout insisté auprès des jurés sur la propagande redoutable pour l'ordre, c'est-à-dire le système social actuel, que poursuivait l'A. I. A.

C'est la meilleure réponse que nous ferons aux camarades — en existe-t-il encore ? — qui persistent à douter de l'efficacité de notre besogne. Les sections de l'A. I. A. ont pu se rendre compte que le Comité National ne demeure pas inactif. Il leur appartient d'apporter à ce dernier l'appui de leurs efforts.

Toutes les sections doivent bien se pénétrer de cette idée, que notre propagande est, hélas ! subordonnée à la somme de ressources dont nous disposons.

Aussi, leur disons-nous, une fois encore, qu'elles répondent aux appels du Comité National, qu'elles prennent en considération la circulaire que celui-ci vient de leur adresser en même temps que *Le Libéraire* contenant le compte rendu du « Procès des 28 ».

A ce prix, le succès est assuré.

E. M.

A l'heure où nous mettons sous presse, la nouvelle nous parvient de Marseille que notre camarade, Charles Mochet, poursuivi pour un manifeste qu'il rédigea lors du départ de la classe, sera prochainement déferé devant la Cour d'assises à Aix-en-Provence.

Encore que les termes employés par notre camarade soient moins violents que ceux contenus dans l'affiche « Aux conscripts », il se pourrait que les jurés aixois n'épargnassent point notre ami Mochet.

Nous sommes certains que nos camarades de Provence sauront profiter de ce nouveau procès pour intensifier la propagande antimilitariste dans leur région, et assurer à Charles Mochet tous les moyens nécessaires à sa défense.

#### ADRESSE DE SOLIDARITE AUX CAMARADES ANTIMILITARISTES

Les soussignés, après avoir eu connaissance du verdict rendu par le jury de la Seine dans le procès des antimilitaristes, adressent aux camarades l'assurance de leurs sympathies et un cri d'espoir pour l'avènement de la noble cause qui mettra fin aux luttes fratricides entre les peuples.

Où, Camarades, en devenant des précurseurs vous deviez aussi des persécutés. C'est la logique de l'histoire, c'est la conséquence inévitable de toute évolution civilisatrice.

Comme vous, nous reconnaissons que l'antimilitarisme n'est pas une provocation au meurtre ; mais que c'est bien plutôt le patriotisme qui est l'excitation aux carnages les plus féroces entre les humains ; que le patriotisme, proclamé comme religion, doit disparaître comme toutes les religions.

Le patriotisme préconisé par les gens de l'« ordre », n'est que le masque mis sur la face de la force brutale créée pour la défense des intérêts capitalistes. Que l'idée de guerre entre les peuples n'est qu'une diversion criminelle à l'esprit de révolte des opprimés, à seule fin que la ploutocratie internationale puisse tout à son aise, s'enrichir sur la rançon du vainqueur comme sur les débris du vaincu.

Camarades,

N'hésitons pas à clamer bien haut qu'il n'est qu'une guerre qui soit légitime : C'est la guerre civile, la lutte éternelle d'un peuple renversant les obstacles qui barrent la route le moment à l'émancipation sociale. Et, que ces obstacles soient de bois, de pierre, de fer et même de chair humaine, aucun sacrifice n'est à marchander.

Et on a le cynisme de nous dire que nous jouissons des libertés républicaines ; que nous

possédons la liberté des opinions, la liberté de la parole, la liberté d'écriture ?...

Votre condamnation, Camarades, crie : Mensonge ! Mensonge ! Toujours Mensonge !

Fait à Saint-Vallier (Drôme), le 1 janvier 1906.

Ont signé :

Mottinot A., Doré M., Doré H., Mallevall, Gaillard, Sigot, Coche E., Denesson F., Lafumat, Pierre J., Vauette L., Jeune, Besson L., Cadet, Pelin E., Bouleiller père, Besson V., Tracol, Faure J., Arlaud L., Miguel D., Vinglain P., Bessel A., Martin F., Nicolette A., Bouvel A., Vivier A., Miguel L., Minaudier J., Buissou, Tachon E., Noyerey, Clément P., Pipart J., Maurice D., Ferrol.

## ROUBAIX

Réunion de la Section, dimanche, 13 janvier, au local de la Section (Palais du Travail) 8, rue du Pile.

Ordre du jour : Procès antimilitariste. Propagande à faire. — Compte rendu du concert. — Causerie par un camarade.

Nous prions instamment les camarades, lecteurs du *Libéraire* d'y assister. On reçoit les adhésions au siège de la Section.

## MARSEILLE

Depuis quelque temps, les camarades hésitent à assister aux réunions des Sections. Est-ce qu'ils s'imaginent que le monstre militariste est déjà terrassé par les premiers efforts de notre Internationale ? Non, camarades ! Il est toujours debout, aussi menaçant, aussi hideux que jamais. La monstrueuse et imbécile condamnation de nos amis de Paris nous rappelle à la lutte, plus durement, plus énergiquement unis que jamais.

Le 14 janvier, nous amis Antonisanti et Mochet comparaitront devant la cour d'assises d'Aix. Nous devons nous solidariser avec eux et les soutenir dans la mesure du possible. Donc, tous les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu, dimanche, 7 janvier, à six heures du soir, au bar Frédéric, 11, rue Aubagne.

Ordre du jour : 1<sup>o</sup> La condamnation de nos amis de Paris. 2<sup>o</sup> Mesures à prendre pour les procès Mochet-Gaillard.

## LA SELLE-S-LE BIED

Le 14 janvier, Salle Moreau : *L'acte de patrie : Ce que nous pensons du drapeau et des casernes. Notre attitude au temps de paix et au cas de déclaration de guerre. — Colonisation*, par L. Mercier.

Il nous est matériellement impossible, malgré notre vif désir, d'insérer tous les ordres du jour que nous avons reçus, protestant contre le verdict du jury de la Seine. *LE LIBERTAIRE* n'y suffirait pas. Nous engageons vivement les camarades à ne pas oublier de les adresser aux journaux de leur localité et aux quotidiens de Paris.

## AVIS IMPORTANT

Nous rappelons instamment aux acheteurs au numéro que, par les soins de la Maison Hachette, le « *Libéraire* » est mis en vente dans toutes les gares ainsi que chez les principaux marchands de journaux de toutes les villes de France.

Pour Paris, depuis la nouvelle série, le service des gares du Métropolitain a été triplé. Prière de nous signaler les villes et les gares où le « *Libéraire* » ferait défaut, afin que nous puissions faire le nécessaire immédiatement.

## COMMUNICATIONS

## CONTRE LE VERDICT DE CLASSE

Dimanche, 14 janvier, à deux heures après-midi, salle de l'Université Populaire, 231, faubourg Saint-Antoine.

## GRAND MEETING PUBLIC

Orateurs assurés : Maurice Allard, député du Var ; Miguel Almerayda ; Georges Veyrol ; Léon Clément. Entrée : 0 fr. 30.

L'Antimilitarisme et l'Idée de Patrie

## L'Aube Sociale

4, Passage Duvy (50 avenue de Saint-Ouen, 48)

Conférences Ernest Girault. — A l'occasion de l'anniversaire de Louise Michel, le camarade Ernest Girault fera, le dimanche 21 courant, à 8 heures du soir, au local de l'Aube Sociale, U. R. 4, passage Duvy (au 50, avenue de Saint-Ouen, 18), une conférence ayant pour sujet : *Louise Michel, sa vie, son œuvre*. — Entrée : 0 fr. 15.

Vendredi 12. — D'Pozerski, de l'Institut Pasteur. Episodes veridiques de la révolution en Russie.

Mercredi 17. — A. Rouquès : Les morts qu'il faut qu'on tue.

Vendredi 19. — Tarbouriech, professeur à la Sorbonne : Le mariage et l'union libre.

## La « Fraternelle »

43, rue de Saintonge.

Vendredi 12. — M. Morel : Principaux moments de la littérature française : II. Les Grandes Idées de la Renaissance ; la Transition, l'Humanisme ; la Pléiade ; Rabelais et Montaigne.

Lundi 15. — M. Arcambeau : La Femme au Japon.

Mercredi 17. — M. Oudinot : Le rire de Molière (avec auditions).

Vendredi 19. — M. Micoulet : Philosophie : Les diverses conceptions sur la matière ; les théories les plus récentes.

Tous les lundis, à 8 h. 1/2, cours d'Espéranto, par M. Blangarin.

Tous les jeudis matin, de 10 h. 1/2 à midi, cours de piano, solfège, mandoline, dirigé par Mme Lebrun-Lagravier.

## Maison du Peuple de Montmartre

Vendredi, 12 janvier, à 9 heures, cours par Hubert Lagardelle, directeur du « Mouvement Socialiste ».

Sujet : I. Le Socialisme en France. II. Le Syndicalisme révolutionnaire.

Cours de français pour les étrangers le lundi et le jeudi à 9 heures.

Causeries populaires du V<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup>

37, rue Croulebarbe

Samedi, 13 janvier, causerie par le camarade Gayerand : *L'anarchie et les anarchistes*.

Jeudi 18. — La recherche des causes, par Vulgus.

Causeries populaires du 19<sup>e</sup>

Salle Fassel, 5, rue du Rhin. — Jeudi, 18 janvier, à 8 h. 1/2, causerie par un camarade.

## TOURNUS

Les camarades se rencontrent tous les dimanches après-midi, au café Galland, rue de l'Hôpital.

## ALFORTVILLE

Samedi, 13 janvier, au Casino des Fleurs, grande conférence publique et contradictoire organisée par le « Bureau international de propagande ».

*Guerre à la guerre !* par E. Girault. Entrée : 0 fr. 30.

## LYON

Groupe féministe libéral. — Les camarades et amies du groupe, sont invitées à la réunion qui aura lieu dimanche, 14 janvier, salle Chambrande, rue Paul-Bert, 26, à 3 heures de l'après-midi. Causerie par une camarade. On reçoit des adhérentes.

## LILLE

Les camarades du groupe le « Combat » se réuniront le lundi 15 courant, à 8 heures, au Café Social, 32 bis, rue de Tournai.

La soirée familiale pour notre camarade victime de la magistrature aura lieu, même salle, vers la fin du mois.

## MONTPELLIER

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi, 13 janvier, à 8 h. 1/2, causerie par un camarade : *La Philosophie stoïcienne et ses dérivés*.

## MARSEILLE

Théâtre Libre. — Dimanche, 14 janvier, à 9 heures du soir, chez Frédéric, 11, rue d'Aubagne.

Soirée familiale. — 1<sup>re</sup> partie : Concert. — 2<sup>e</sup> partie (théâtre) : *Le Commissaire est bon enfant*. de Courteline. — 3<sup>e</sup> partie : Sauterie intime. — Pour les frais, vestiaire 0 fr. 10.

## BORDEAUX

Le Théâtre Libre fera ses débuts, dimanche 14 janvier, Salle Barthé, 84-86, rue Barreyre à 8 h. 1/2 du soir.

## EN VENTE

## au « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 45, rue d'Orsel.

## BROCHURES

Communisme et Anarchie (P. Kropotkine).....	0 40 0 45
Machinisme (Jean Grave).....	0 40 0
La Panacée Révolution (Grave).....	0 40 0 45
Colonisation (Grave).....	0 40 0 45
Communisme expérimental, par Fortuné Henry.....	0 40 0
A mon frère le paysan (Elisée Reclus).....	0 40 0 45
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus).....	0 40 0 45
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettlau).....	0 40 0 45
Entre Paysans (Malatesta).....	0 40 0
Militarisme (Domela Nieuwenhuis).....	0 40 0 45
L'Education libérale (Domela).....	0 40 0 45
Déclarations d'Elzévir (P.).....	0 40 0 45
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert).....	0 40 0 45
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 40 0 45
L'Anarchie (A. Girard).....	0 40 0 45
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle).....	0 40 0 45
Nouveau Manuel du soldat.....	0 40 0 45
L'immortalité du mariage (Chaughy).....	0 40 0 45
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire.....	0 40 0 45
La Lépre religieuse.....	0 40 0 45
Les crimes de Dieu (S. Faure).....	0 45 0 20
Fin de la Révolution (U. Gohier).....	0 20 0 25
L'Art et la Société (Ch. Albert).....	0 45 0 20
L'Anarchie (Malatesta).....	0 45 0 20
Le Militarisme (D' H. Fischer).....	0 45 0 20
Le rôle de la Femme.....	0 45 0 20
L'absurdité de la politique (Paraf-Javal).....	0 45 0
La Femme dans les U. P. et les syndicats (E. Girault).....	0 45 0
Au café, par Malatesta.....	0 20 0 25
La Vache à Lait, par G. Yvelot, (préface d'Urban Gohier).....	0 20 0 25
Les Temps Nouveaux (Kropotkine).....	0 20 0 30
Documents socialistes, par Dal.....	0 20 0 30
Rapports du Congrès antiparlementaire.....	0 50 0
L'Education et la Liberté (Manuel Devaldes).....	0 50 0 60
Le problème de la repopulation, par Sébastien Faure.....	0 45 0 20
Libre Examen (Paraf-Javal).....	0 25 0 30
Les deux haricots, image par Paraf-Javal.....	0 40 0 45
Justice.....	0 45 0 20
Grève générale (par les E.S.R.I.).....	0 18 0 45

Les Hommes de Révolution (par Michel Zévaco), Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gerauld-Richard. La livraison.....	0 40 0 45
Syndicalisme et Révolution (D' Pierrot).....	0 40 0 45
Entretiens d'un philosophe avec Mme La Maréchale.....	0 40 0 45
La Grève des Electeurs (Mirbeau).....	0 40 0 45
Vers le bonheur (Sébastien Faure).....	0 40 0 45
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste et Emile Pouget).....	0 25 0 30
Si j'avais à parler aux Electeurs (J. Grave).....	0 40 0 45
Bases du Syndicalisme (Pouget).....	0 40 0 45
Le Syndicat (Pouget).....	0 40 0 45
Aux Jeunes Gens (P. Kropotkine).....	0 40 0 45
La Journée de 8 heures.....	0 05 0 10
Organisation, initiative et cohésion (J. Grave).....	0 40 0 45
Les anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure).....	0 15 0 20

## CARTES POSTALES

6 Vues de la Colonie d'Aiglemont	0 50 0 60
L'Essai	0 50 0 60
Contre l'Eglise, 6 cartes par J. Hénauld	0 50 0

## EDITIONS DIVERSES

L'Anarchie (Kropotkine).....	1 45 1 75
Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine)	1 25 1 3
La Substante universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal).....	2 75 3 25
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes).....	3 3 3 50
Aspects (A. Reté).....	3 3 3 50
Arabesques (A. Reté).....	3 3 3 50
Histoire de La Commune (Lissagury).....	3 3 3
Eléments de science sociale (La Préface, la Prostitution, le Célibat).....	3 3 3 50
1 vol. in-8° 500 p.....	3 3 3 50
Leur Patrie (Gustave Hervé).....	3 3 3 50
L'Anarchisme (Ellizbacher).....	3 3 3 50
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlen.....	3 3 3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus).....	1 25 1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4°).....	2 06 2 25
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa, couverture de Steinlen).....	2 2 2 90
En dehors (Zo d'Axa).....	0 80 1 4
Guerre et Militarisme (Jean Grave).....	2 75 3 25

L'impudence d'Hercule (G. Pioch).....	3 3 3 50
Le 7 <sup>e</sup> Trainglaux (de Beaupré).....	2 75 3 25
Froment.....	2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naquet.....	3 3 3 50
La Grande Grève (Ch. Malato).....	2 75 3 25
L'âne, le Singe et le Philosophe (H. Chateau).....	3 3 3 50

## THEATRE

Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), comédie 1 acte.....	1 35 1 50
Le Ressort (Urban Gohier), étude de révolte et 4 actes.....	1 80 2
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte.....	0 90 1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte.....	0 90 1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes.....	1 75 2
Le Voile du bonheur (G. Clemenceau) pièce en 1 acte.....	1 75 2
Jacques Bannoir (Léon Hennequin, d'après la nouvelle de Zola) 1 acte.....	0 90 1
Le Gage (Franz Jourdain), 1 acte.....	0 90 1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte, par Hanriot).....	0 50 0 60
Mais quelqu'un troubla la fête (Louis Marsolleau), pièce interdite.....	1 30 1 50
Hors les lois, un acte en vers (Louis Marsolleau).....	0 50 0 60
L'Amour libre, 1 acte (Vera Starokoff).....	1 30 1 50
L'argent, comédie en quatre actes (Emile Fabre).....	1 75 2
L'Article 330, un acte (G. Courteline).....	0 90 1
La Première Salve, drame en un acte (A. Rouquès).....	0 90 1
En détresse, un acte (H. Fèvre).....	1 30 1 50

## BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

(Œuvres de Nietzsche)	
Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert).....	3 3 3 50
« Ainsi parlait Zarathoustra » (trad. H. Albert).....	3 3 3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50.....	3 3 3 50
De Kant à Nietzsche (J. de Gautier).....	3 3 3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck).....	3 3 3 50
Les forces tumultueuses (E. Verhaeren).....	3 3 3 50
Les Vagabonds (M. Gorki).....	3 3 3 50

## LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkine).....	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert).....	2 75	3 25
L'Individu et la Société.....	2 75	3 25
La Société future (Grave).....	2 75	3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens.....	2 75	3 25
La Grande famille (Grave).....	2 75	3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine).....	2 75	3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornéliussen).....	2 75	3 25
Soupe, nouilles, soupe.....	2 75	3 25
La Bagatelle (Dubois-Desailles).....	2 75	3 25
La Conquête du pain (Kropotkine).....	2 75	3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malalo).....	2 75	3 25